

Les sans-noms

2 496 mots

Il ignorait comment les autres pouvaient rester ainsi, avachis sur leur table, de 8h30 à 18h (sans oublier ceux effectuant plus de deux heures de route pour venir, l'établissement étant le seul à des kilomètres). Lui ne pouvait plus le supporter, il était à bout. Rester là-bas ou chez lui, quelle différence désormais ? Plus rien ne pouvait faire s'agiter son esprit éreinté. Sa seule envie était d'aller s'écrouler dans son lit, ses neurones ne pouvaient plus intégrer la moindre information. Avoir autant d'heures de cours devrait être interdit, c'est anormal qu'il rentre chez lui après ses parents ! Travailler autant, c'était complètement contre-productif, ils finissaient tous crevés, essorés jusqu'à la moelle — et ensuite, on s'étonnait qu'ils ne deviennent apathiques et antipathiques.

Pourtant, il était bon élève, gentil, silencieux, travailleur, avec des notes plus qu'acceptables. Mais il n'en pouvait plus... Au pire, il prétendrait être malade.

Il sentait le bitume chaud à travers ses semelles. Il faisait plus frais aujourd'hui, mais la sueur coulait toujours sur son front. Il savait que cette sueur salvatrice avait pour but de refroidir son corps face aux trop hautes températures, mais il céda face à l'envie d'éponger son visage avec sa manche. Il rêvait de prendre une douche froide...

La vue de son immeuble le soulagea. Enfin chez lui !

Il monta les marches quatre à quatre (l'ascenseur demeurait en panne), passant de palier en palier. Il fut étonné de trouver la porte déverrouillée. L'inquiétude le saisit, jusqu'à ce qu'il remarque les sandales de sa sœur dans l'entrée. Elle avait dû rentrer plus tôt — peut-être souffrait-elle également de la fatigue et de la chaleur.

Il délaça ses baskets puis bâilla. Un petit somme ne lui ferait pas de mal... Il avait mal dormi la nuit dernière... Et celles d'avant aussi. À cause de la canicule, évidemment. Surtout qu'ils avaient la malchance de vivre en ville, lieu prompt à la création d'îlots de chaleurs.

Il soupira. Il ignorait qui, de la chaleur, de sa longue journée ou de lui-même, l'épuisait le plus.

Il ouvrit le frigo et profita quelques instants de la fraîcheur qui s'en dégagait, avant de saisir la bouteille de jus d'orange. Mais alors qu'il déposait un verre sur la table afin d'y verser le précieux liquide, il remarqua un papier.

Des papiers, des post-its, il y en avait partout dans la maison. C'étaient des listes de courses, des dessins consciencieusement empilés, des livres éparpillés, des ébauches de textes dispersées, ou bien des rappels afin qu'on n'oublie pas de faire la vaisselle ou d'acheter du pain.

Mais ce papier-là était soigneusement inséré dans une petite enveloppe blanche, comme celle qu'on utilise pour les cartes de vœux. Intrigué, il hésita un instant avant de s'en emparer, comme intimidé par la solennité qu'une simple enveloppe pouvait conférer au document.

Celle-ci était déjà ouverte, ainsi se permit-il d'en sortir le contenu.

La première phrase suffit à lui glacer le sang.

Cher Frère, chers Parents,

J'ai adoré mener cette vie avec vous. Vous êtes les personnes les plus gentilles et les plus compréhensives que j'ai...

Il ne comprenait... comprenait pas.... Il avait mal compris.

...pu rencontrer. C'est avec vous que j'ai passé...

Il se figea, comme statufié. Une terreur sans nom le saisit, mêlée à une indicible angoisse. Comment n'avait-il rien...pu... remarqué ?

... les meilleurs moments. Je m'excuse de tout le mal que je vais probablement vous causer, cela n'est pas mon but. Mais je m'estime, pour une fois, avoir le droit de jouer la carte...

Il aurait mieux fait de ne rien dire ce jour-là... Les lettres se brouillèrent sous ses yeux, et il défaillit, se retenant à la table. Sa tête lui tournait. Il ramena la lettre face à lui.

...de l'égoïsme.

Il suffoquait. Il tenta de se reprendre. Il tendit l'oreille : aucun bruit ne provenait de la chambre de sa sœur. Aucun. Son cœur fit une embardée.

C'est un adieu, peut-être un au revoir, même si j'espère qu'aucune vie ne m'attend après la mort.

Je vous aime et vous demande d'être heure...

Non non non c'était impossible. Ça ne pouvait pas, ça ne devait pas... Il était terrifié, confus, et avait peine à déchiffrer tous ces caractères, il avait mal lu.

Non

Non

Non

Non...

Pourquoi ?

...ourquoi ?

Pourqo...?

Les larmes dévalèrent ses joues. Il déglutit difficilement et faillit s'étouffer avec sa propre salive.

Ses pensées, sous la panique et l'anxiété qui le saisissait, s'embrouillaient pour ne former qu'un amas indiscernable de douleur, qui l'empêchait d'exécuter tout mouvement ou même de songer à quoi que ce soit.

Mais ce blocage momentané fut suivi d'un pic d'adrénaline qui le fit se précipiter jusqu'à la porte de sa sœur. De sa grande sœur, de sa grande sœur, oui, toujours, jamais il ne serait fils unique, il l'espérait, il ne l'avait jamais envisagé, ce serait trop horrible, jamais jamais il ne le serait...

Il ouvrit. Son cœur battait à tout rompre.

Elle leva les yeux de la petite boîte qu'elle agrippait. Petit à petit, ils s'emplirent de larmes.

Sa sœur était toujours en vie, mais ce soulagement ne suffisait pas à apaiser toutes ses angoisses. Il hésitait : que devait-il faire ? Il avait envie de se précipiter dans ses bras, comme lorsqu'il était enfant, mais cette fois-ci pour s'assurer qu'elle était bien tangible, qu'il n'hallucinait pas, qu'elle n'était pas...

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Les mots semblaient rester coincés dans sa gorge, dans son cœur. Elle la referma puis la rouvrit à nouveau, toujours incapable de parler. Finalement, tout doucement, il la rejoignit et la serra dans ses bras avec toute la tristesse et la tendresse du monde.

Les yeux baignés de larmes, ils pleurèrent tous deux quelques instants. Il peina à se décoller d'elle : il avait eu si peur ! Et il espérait ne plus jamais ressentir cela.

Il regarda la petite boîte qu'elle tenait auparavant, désormais par terre. Trois autres reposaient à côté d'elle — toutes fermées.

-Que...

Sa voix, enrouée, l'empêchait également de parler. Enfin peu importe, ses interrogations n'auraient aucune pertinence : « Que comptais-tu faire ? » était certainement la pire question qu'il pouvait poser.

-Co...

Comment ? Les petites boîtes qui reposaient au sol lui répondaient d'elles-mêmes. Et il n'avait aucune envie d'en savoir plus à leur sujet.

Toutes ces questions pour ne pas poser celle qui régnait dans son esprit :

Pourquoi ?

Cependant, il savait qu'il ne fallait pas la poser. Pas encore. Mais alors quoi ? Il dévisagea sa sœur et ses larmes reprurent. Il s'empressa de les effacer.

-Tu veux... Qu'on dessine ensemble ? Comme quand on était petit ?

Elle acquiesça, un sourire désolé sur les lèvres.

Il n'osait pas la quitter, mais pas non plus lui demander de se lever. Il farfouilla dans les affaires de sa sœur pour y dénicher crayons et gommes, et s'empara des boîtes de médicaments pour les mettre dans son sac de cours, hors de sa vue — mais surtout de sa portée.

Il posa un tas de feuilles à côté d'eux, et ils se servirent de BD comme support.

Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas fait cela.... Simplement dessiner ensemble. Ils partageaient cette même passion, et pourtant cette habitude s'était perdue. Et il s'en rendait compte désormais : cela lui avait manqué. Il espérait que c'était également le cas pour elle, et qu'elle souhaiterait éternellement continuer à dessiner avec lui.

Il ne cessait de lever son regard pour vérifier comment elle allait, ce qu'elle faisait. Comme si elle pouvait s'évanouir dans un nuage de fumée... ou de sang... à chaque instant...

Il traçait des formes sur sa feuille sans rien esquisser de précis. Ses doigts étaient crispés, et son attention, accaparée par toute autre chose. Il finit par dessiner un chat, comme toujours.

Il releva une énième fois la tête vers sa sœur, et leurs regards se croisèrent. Ils se dévisagèrent quelques instants.

La scène lui parut surréaliste. N'étaient-ils pas simplement deux frère et sœur s'occupant comme ils le pouvaient lors d'une chaude journée printanière ? Tout cela s'était-il réellement produit ? Les yeux gonflés de sa sœur le lui confirmaient, mais tout en lui le refusait. Était-ce bien lui, là ? Qui dessinait, après avoir surpris une tentative de... Son esprit refusa d'imprimer ces mots dans sa tête. Il refusait que cette réalité n'existe... Seulement... il fallait bien l'admettre.

Sa sœur retourna son dessin vers lui et lui sourit. Elle aussi y avait fait figurer un chat.

-On a eu la même idée, lui dit-elle de sa voix chaude et fluette.

Son cœur fit une embardée à l'idée qu'il aurait pu ne plus jamais l'entendre. Il lui sourit en retour, dévoilant son dessin.

-Comme d'habitude, c'est toi qui crées les plus belles œuvres, la complimenta-t-il avec sincérité.

Elle avait représenté – de manière ultraréaliste – Monsieur Plop, le chat des voisins, nommé d'après l'étrange son que faisaient ses coussinets sur le sol.

-C'est faux, dit-elle en secouant la tête. Tu dessines aussi très bien. On n'a simplement pas le même style.

Il regarda dubitativement sa propre œuvre, tentant d'y déceler une seule once de beauté.

-Tu blagues ?! On dirait qu'il s'est pris une poêle dans la tête.

Il lui arracha un rire – léger et cristallin –, mais il ignorait si ce dernier était forcé ou non. Il doutait de tout à présent, plus certain de savoir qui était sa sœur : depuis quand était-elle dans cet état de souffrance mortelle ? Des semaines ? Des mois ?... Des années ? Depuis combien de temps faisait-elle semblant d'être heureuse ? D'aller bien ? Pourquoi n'avait-elle rien dit, rien laissé transparaître ? Il avait bien remarqué sa fatigue, mais avait lié cela à sa charge de travail et... Il s'en voulait. Terriblement.

-Ça va ? s'enquit sa sœur.

Il eut envie de pleurer. Même au pire de sa forme, elle pensait à lui.

-Ce devrait être à moi de te poser la question.

Elle sourit d'un air désolé, et son regard se voila. Il n'avait aucune idée de la démarche à suivre. Aucune. Finalement, il décida de la prendre dans ses bras, encore une fois. Evidemment ça n'arrangeait en rien ce qui l'accablait, mais c'était la seule chose qu'il pouvait faire pour l'instant.

-Merci, lui souffla-t-elle.

Il recula.

-De rien, mais je n'ai rien fait.

Ses yeux étaient embués de larmes, il peinait à les retenir. Il se dit qu'ils devaient avoir l'air bien ridicule, tous les deux, à tenter de contenir un flot intarissable de larmes, comme l'on dresse une digue face à une mer s'élevant inlassablement.

Il décida de se jeter à l'eau :

-Est-ce... Y a-t-il des raisons à tout cela ? Enfin, tu n'es pas obligé d'en parler...

Elle secoua la tête. Il n'insista pas plus.

Ils se remirent à dessiner, silencieusement. Puis, presque naturellement, il se mit à raconter sa journée, se plaignant d'un de ses profs, en louant un autre, dissertant sur ce qui était arrivé à l'ami du frère de machin, exprimant sa difficulté à rester de marbre et la tête fraîche sous 50° (il exagérait à peine, oui, à peine !) face à des professeurs qui eux-mêmes peinaient à faire cours, non seulement sous cette chaleur, mais surtout à des classes de plus de trente-cinq élèves aussi dissipés que peuvent l'être une nuée de criquets.

Sa sœur sourit face à ses expressions imagées, mais se contenta d'acquiescer. Sa bouche semblait indubitablement scellée.

Il avait tracé un château derrière le chat. Un château penché, prêt à s'écrouler, on aurait dit que lui aussi avait pris un coup dans la figure. Il n'était vraiment pas en état de dessiner...

Sa sœur n'avait pas touché à son ouvrage. En y regardant de plus près, son chat avait quelque chose de... Triste. Mais certainement hallucinait-il, biaisé par le cours des événements.

Elle ouvrit la bouche puis la referma plusieurs fois de suite. Il hésita, mais ne la brusqua pas, et attendit. Il lui fallut quelques minutes avant qu'elle ne coasse :

-Je... Je crois... Je crois que j'ai besoin d'aide, admit-elle à mi-voix, les mots toujours coincés dans les nœuds que formaient sa gorge et son estomac.

-Nooon... Vraiment ?

Elle riota entre ses larmes. Il se demanda si finalement cette blague n'était pas de mauvais goût dans une telle situation. Il s'interrogeait sur ce qu'il devait dire ou faire, se demandait...

-Tu aurais dû m'en parler plus tôt. À moi, ou à n'importe qui...

Il s'en voulait de lui faire de tels reproches, mais il fallait qu'elle le sache.

-C'est...

Elle inspira et expira longuement.

-Complicé. À dire et...

Son regard ne croisait plus le sien.

-... Je ne voulais pas... Que vous vous sentiez mal. Ce n'est pas à vous de gérer ça, c'est...

Elle secoua légèrement la tête et ne termina pas sa phrase. Il ne l'avait jamais vu dans un tel état... Face à lui se tenait une toute autre personne.

-Parce que tu penses que je préfère vivre avec ton fantôme ?

Il s'en voulut de son ton, qu'il trouvait trop amer et trop sec.

-Désolé... Je suis maladroit, comme d'habitude... Je voulais simplement t'expliquer que... Je préfère que tu sois en vie que sous terre. Je devine que les choses ont dû être...

Il secoua à son tour la tête, cherchant ses mots, qui toujours lui semblaient pertinemment inappropriés et trop tranchants.

-... Inimaginablement compliqué. Et que tu as fait... Comme tu as pu. Mais tu n'es pas seule ! On est là pour toi. Et je préfère largement essayer – même vainement – de comprendre la situation et d'essayer de t'aider comme je le peux plutôt que... D'être plein de... remords et de culpabilité, d'être triste et... parce que tu n'existes pas, toi.

Un ange passa.

-Tu n'es pas seulement ma grande sœur adorée, mais une personne... extraordinaire, incroyablement intelligente et bienveillante. Tu mérites d'avoir une longue vie heureuse, et on est tous là pour t'y aider – je suis là, et je serai toujours là, ça, tu peux en être sûre ! Je ne te lâcherai pas d'une semelle, tu verras ! Tu finiras par me détester et me jeter dehors.

Elle rit doucement.

-Alors... Est-ce que... Tu te sens prête à m'en parler ? s'enquit-il, plein d'espoir et d'appréhension à la fois.

Elle prit de longues inspirations, les yeux perdus à l'horizon. Finalement, elle parvint à prendre la parole :

-J'ai... Comment dire ?... Toute la merde du futur à affronter en ayant sur les épaules toute la merde du passé à porter.

Il sut qu'il ne saurait rien de plus. Peut-être lui faudra-t-il patienter une dizaine d'années, une fois le déluge passé ; peut-être devra-t-il recouper mille indices, mille mots échappés par inadvertance, pour enfin comprendre. Enfin, peu importe le temps que cela prendra pour qu'elle aille mieux et pour qu'il sache, il serait là pour elle. Il en parlera avec ses parents, prendrait rendez-vous chez une psy pour elle si cela est nécessaire, trouverait un travail pour lui payer ses frais médicaux – bref, il serait là.